

Entre deux chaises

SYLVIANE ROCHE

Résumé

Partant d'un extrait tiré de *Juan sin tierra*, de Juan Goytisolo, l'écrivaine franco-suisse Sylviane Roche réfléchit sur sa propre expérience d'exil. Née à Paris, Roche s'installe à Lausanne à l'âge de vingt ans. Ce changement de pays provoque dans cette exilée « de luxe » le sentiment de dépaysement, l'impression d'appartenir au monde de l'entre-deux, ainsi que la sensation paradoxale de se sentir étrangère dans un pays dont on partage la langue maternelle.

Mots-clés : *Francophonie, exil, langue maternelle.*

Abstract

Based on a fragment of *Juan sin tierra* by Juan Goytisolo, the French-Swiss writer Sylviane Roche reflects on her own experience of exile. Born in Paris, she settled in Lausanne at the age of 20. This change of country provoked in this exile a feeling of being uprooted and the paradoxical sensation of feeling like a foreigner in a country with which she shares its mother tongue.

Keywords: *Francophony, exile, mother tongue.*

Quand les huées du pays que tu méprises offensent ton oreille, la surprise t'envahit : que veulent-ils encore de toi ? N'as-tu pas soldé ta dette ? L'exil a fait de toi un être différent, qui n'a plus rien à voir avec celui qu'ils ont connu : Leur loi n'est plus ta loi. Leur coutume n'est plus ta coutume. Personne ne t'attend à Ithaque. Anonyme comme n'importe quel étranger, tu visiteras ta maison, et les chiens aboieront contre toi. Ta djellaba d'épouvantail est semblable à celle des mendiants, et avec joie tu accepteras l'obole de quelques sous. Le dégoût, la commisération, le dédain seront la garantie de ton triomphe. Tu es le roi de ton propre monde et ta souveraineté s'étend à tous les confins du désert. Revêtu des haillons de ta faune originelle, t'alimentant de ses restes, tu camperas dans ses décharges et ses égouts, tout en aiguisant soigneusement le poignard avec lequel, un jour, tu te feras justice. La liberté des parias est tienne, et tu ne reviendras pas en arrière.

Avidement tu t'accrocheras à ton anormalité magnifique.

Ce texte est de Juan Goytisolo, tiré d'un livre dont le titre illustre en lui-même le propos de cette causerie, *Juan sin tierra* (*Jean sans terre*¹). Outre son titre très polysémique – puisqu'il renvoie aussi bien à l'auteur, Juan, qui a perdu sa terre en quittant l'Espagne franquiste pour s'exiler en France, qu'au méchant Prince anglais adversaire de Richard Cœur de Lion et ennemi juré de Robin des Bois –, je crois que ce texte exprime avec violence un grand nombre des idées que je voudrais développer ici.

L'idée, par exemple qu'on n'est plus le même, *un être différent*, qui n'a plus rien à voir avec celui qu'ont connu les gens restés au pays. L'idée, aussi, qu'on a perdu le pays d'où l'on vient, qu'il ne nous appartient plus, qu'on n'en fait plus partie, qu'on n'y a plus personne, mais sans pour cela avoir acquis le pays où l'on s'est installé. On n'a pas échangé un lieu contre un autre. On est condamné à l'entre-deux, partout mendiant, de partout repoussé, roi et unique sujet de ce royaume vide, au sens propre un *no man's land*, l'exil.

Et l'on s'y accrochera avec orgueil et désespoir, parce qu'on sait que c'est tout ce qui nous reste et qu'on sait qu'on ne peut pas, comme dit Goytisolo, « revenir en arrière ».²

Dans ce texte terrible (et dont je tenterai tout de même de nuancer un peu la tonalité bien sombre), on trouve aussi l'idée que l'exil se nourrit de restes, de vestiges, des souvenirs de *là-bas*, qui s'effilochent, s'amenuisent ou bien se chargent de légendes, et perdent peu à peu toute ressemblance avec la réalité. Je me souviens, il y a quelques années, d'une publicité à la télévision, en France, pour du couscous en boîte. On présentait, sur fond de ciel bleu, une assiette remplie du plat alléchant, et une voix disait simplement, avec l'accent approprié : « Aussi bon que *là-bas*, dis... » Et, pour ceux à qui s'adressait cette publicité, il n'y avait aucun doute sur l'identité de ce *là-bas*, pas nommé, mais en réalité parfaitement évident, aux yeux de ceux (qu'on appelait les « Pieds-noirs ») pour qui l'Algérie perdue n'était plus que ce lieu sans autre nom et sans autre place que ceux de leur mémoire. Et c'est ainsi qu'on porte bientôt en soi une terre qui n'existe plus nulle part, si ce n'est, justement, dans notre royaume flottant et désolé, dans ce pays d'exil où l'on n'arrive jamais.

Le texte de Goytisolo explique donc également en partie le titre que j'ai donné à cette intervention, « Entre-deux chaises ». C'est aussi une expression qu'avait

¹ Juan Goytisolo, *Juan sin tierra*, Seix Barral, 1977. (Trad. française S.R.)

² Je suis frappée à quel point la description que je viens de faire correspond à celle d'Œdipe dans *Œdipe sur la route*, un des plus beaux romans d'Henry Bauchau, auteur belge à qui Marc Quaghebeur et moi avons consacré le numéro 61 de la revue *Écriture* (« Bauchau en Suisse », printemps 2003). Ce n'est que maintenant que ces correspondances m'apparaissent. On ne sait jamais vraiment pourquoi on s'intéresse aux livres et aux gens...

employée à plusieurs reprises mon amie Marie-Rose De Donno pour me décrire sa situation, Italienne pour les Suisses, et *traitée de Suisse*, comme elle disait, par ses compatriotes quand elle rentrait en Italie, quand elle me racontait le récit qui allait devenir notre livre *L'Italienne*³.

Ici, je voudrais préciser quelque chose : je ne suis pas une *spécialiste* de l'exil, je suis juste écrivain. Et quoi qu'il prétende, je crois qu'un écrivain, plus encore que quiconque, ne parle jamais que de lui-même. J'ai souvent pensé que si j'avais décidé d'écrire pour elle le récit que Marie-Rose me faisait de sa vie, c'est parce que, au plus profond, je sentais qu'en me parlant d'elle, c'est de moi qu'elle me parlait. Sa vie, en positif ou en négatif, touchait incroyablement à la mienne, et en particulier, c'est sans doute dans ce pays de l'entre-deux où nous flottions l'une et l'autre, que nous nous sommes tout d'abord rencontrées.

Car les exilés se reconnaissent quasi sans rien se dire, et cela quel que soit leur pays d'origine. Je me souviens du livre intitulé *Les cinq sentiments de l'exil*, paru chez Zoé il y a quelque 20 ans. Son auteur, Micha Sofer, originaire d'Égypte, me l'avait ainsi dédié : « Pour Sylviane, avec qui je partage *les cinq sentiments de l'exil*. »⁴ Ni lui ni moi, sans en parler jamais – car nous ne nous connaissions pas tant que ça – n'avions jamais mis en question cette évidence, que nous partagions quelque chose de fondamental, comme une appartenance au grand pays imaginaire de ceux qui n'en ont plus vraiment d'autre.

Je suis née et j'ai grandi à Paris. Et puis, à vingt ans, je suis venue vivre en Suisse. Même si les débuts n'ont pas été faciles (La Suisse, même francophone, est beaucoup plus loin de Paris que je ne l'imaginai), j'ai fini par y faire ma vie, et même par jouer, dans le petit monde de la littérature, un certain rôle. Et malgré cela, malgré toutes les démonstrations objectives du contraire, je n'ai jamais réussi à me mettre dans la tête que je pouvais occuper en Suisse romande une *vraie* place, faire partie d'un certain paysage, être prise en considération, en quelque sorte être légitime. J'ai toujours un peu le sentiment d'être un passager clandestin, et qu'un jour quelqu'un va s'écrier que je n'ai pas payé ma place... C'est un sentiment stupide, sans aucun fondement objectif, mais qui me paraît être, très particulièrement, un sentiment de l'exil.

Alors la question qui m'intéresse avant tout finalement, c'est peut-être de savoir de quoi est fait, et qui sont vraiment les habitants de cet imaginaire partagé, tissé de sentiments contradictoires, de fantasmes et d'expériences, d'éléments faciles à décrire, objectifs, évidents, et d'autres ténus, impalpables, presque impossibles à transmettre et même parfois à justifier. Cette ville fantôme dont le prince est un exilé...

³ Sylviane Roche et Marie-Rose De Donno. *L'Italienne*, Bernard Campiche éditeur, Yvonand, 1998

⁴ Micha Sofer, *Les cinq sentiments de l'exil*, Ed. Zoé, Genève, 1983.

La marginalité, et même une certaine forme d'exclusion, si elles sont douloureuses, si on s'en plaint, ne sont pas vraiment surprenantes. Au contraire, elles ont quelque chose de rassurant; les choses, finalement se déroulent comme on s'y attendait. Mais qu'on vous intègre, qu'on se pousse pour vous faire place, alors là entre la reconnaissance et le plaisir, s'installe un étrange sentiment d'usurpation.

Car jamais, par exemple, je n'aurai la tranquille et indiscutable légitimité de l'enfance. Croiser dans la rue son ancienne institutrice. Revenir comme professeur au lycée où l'on a passé son bac. Aller boire un verre dans le bistrot de son adolescence. Mener ses enfants jouer dans le square où l'on a joué soi-même. Croiser dans une soirée le flirt de ses seize ans. Se souvenir de l'époque où, à la place de cet immeuble... Les repères de l'enfance sont les chevilles où nous accrochons notre vie d'adulte. L'exilé ne peut se raccrocher à rien d'extérieur. Tout est à l'intérieur de lui, « roi de son propre monde » comme dit Goytisolo. Et hors de ce monde-là, il ne peut être qu'un usurpateur.

Il ressemble parfois à ces étranges plantes sans racines qui roulent dans le désert, poussées par le vent. Imaginez-vous l'opacité élastique d'une ville où l'on n'a pas grandi ? Ses rues, même devenues familières, même si bien des souvenirs s'y peuvent raccrocher, même si on y a logé sa vie, ses amours, garderont toujours quelque chose de fondamentalement imperméable. On ne fera que les traverser en glissant, sans laisser de trace. Jamais elles ne nous tendront les bras.

Le premier texte que j'ai publié s'appelait justement *Noms de rues*. C'est une sorte d'ode passionnée à Paris et à ses rues dont j'égrenais les noms : « Les noms des rues de Paris... Je les gardais en moi, au fond de mon exil, comme un vieil émigré qui ne parle plus jamais sa langue maternelle... »⁵ Si je me permets de me citer moi-même, c'est que ce texte me paraît aujourd'hui caractéristique de mon propos. A l'époque où je l'ai écrit, tout au début des années 80, je n'en avais aucune idée, je n'analysais absolument pas ce qui m'avait fait écrire ce texte, justement celui-là, et pourquoi c'était justement ce texte-là qui avait pour moi déverrouillé la porte de l'écriture de création, et surtout de la publication. Maintenant je me dis qu'il s'agissait sans doute, pour la première fois, enfin, d'oser la parler, cette langue maternelle, et de la parler à haute voix.

Ici, bien entendu, je prends *langue maternelle* dans un sens totalement figuré. Il ne s'agit évidemment pas du français (et je reviendrai plus tard sur cette situation paradoxale d'être étranger dans un pays dont on partage la langue maternelle), mais néanmoins, il s'agit tout de même d'une question de compréhension de mots. Si je dis : « Rue de Turenne, rue Debeyllème, rue des Quatre-fils, rue Vieille-du-temple »,

⁵ Sylviane Roche, « Noms de rues », paru dans *Écriture 17*, automne 1981, et repris dans *Les Passantes*, Bernard Campiche éditeur, Yvonand, 1987.

cela n'évoquera pour mon lecteur, sauf s'il est parisien, absolument aucune image, juste des sons, exactement comme une langue étrangère. C'est pourquoi je dis que les noms des lieux de notre pays sont notre langue maternelle, et que seuls peuvent la comprendre ceux qui, comme nous, ont appris à la parler autrefois.

Et en même temps, en évoquant le Paris de mon enfance, ce quartier du Marais tel que je l'avais encore connu et qui déjà, au début des années quatre-vingt, disparaissait sous les rénovations et les boutiques branchées, j'écrivais le premier chapitre de la légende. Je fabriquais mon pays d'entre-deux, je construisais mon *là-bas* mythique, tel que, bientôt il n'existerait plus que dans ma mémoire. D'où, sans doute, cette nécessité d'écrire. J'ai souvent, depuis, pensé que je devais en partie à l'exil d'être devenue un écrivain.

Oui, je crois qu'on écrit pour faire reculer, comme je viens de le dire, le sentiment de l'irréparable perte. Mais pas uniquement. Il y a autre chose de plus insidieux, de plus douloureux peut-être aussi, et qui apparaît dans le texte de Goytisolo: Il évoque « le pays que tu méprises », et s'il demande : « N'as-tu pas soldé ta dette ? », c'est qu'il sait que cette dette-là, il ne la soldera jamais. Car tout exilé porte en lui une culpabilité sans pardon.

Dans *Noms de rues* dont j'ai parlé plus haut, je termine en m'accusant, oui c'est le mot, en m'accusant, d'avoir « brisé la chaîne » de la mémoire qui nous reliait à Paris de mère en fille, puisque ma propre fille est la première de six générations de femmes à ne pas y être née. A cause de moi, cette mémoire ne sera pas transmise, et le dernier mot du texte est : « J'ai trahi. » Oui, j'ai trahi, car je les ai abandonnés. Et je me dis que depuis toujours, depuis la première ligne, j'écris pour qu'ils me pardonnent. Qui ça, *ils* ? Tous les gens, tous les lieux, les époques que j'évoque sans cesse dans mes livres comme s'il m'incombait l'absolu devoir de les faire exister ou de les faire revivre. Et à force, peut-être finiront-ils par me pardonner ? Eux, peut-être en effet... Mais moi, je sais bien que je ne me pardonnerai jamais.

Bien sûr, me dira-t-on, ce sentiment de culpabilité peut se comprendre pour quelqu'un comme moi, qui ai volontairement quitté mon pays, et par-dessus le marché, pour de frivoles raisons du cœur. Mais quand ce pays n'a pas été capable de vous nourrir ? Ou pire encore, quand il vous a chassé pour d'atroces raisons raciales ou politiques, quand il vous a renié ? Si nous n'avons pas été aimés par notre mère, nous passerons notre vie à chercher la faute que nous avons pu commettre pour mériter son rejet. Je crois que c'est exactement ce qui se passe pour celui que son pays a rejeté. La culpabilité n'est pas moins forte, elle n'est que plus insidieuse, plus difficile encore à exprimer.

Et même s'il a finalement réussi à effacer de son cœur ce pays ingrat ou criminel

(ou du moins réussi à croire qu'il l'avait effacé, car les odeurs, les paysages, la saveur des fruits, la couleur des rues sous la pluie ou dans le soleil, la musique des mots et des chansons ne sont jamais criminels), il reste alors la pire des culpabilités, celle du survivant. De celui qui s'en est sorti, lui, et qui restera à jamais débiteur de ceux qui sont restés, de ceux qu'il a abandonnés entre les griffes du pays devenu fou :

Volver a volver

Volver a volver con este cuerpo viejo, sentir
nuevamente el olor del miedo, volver a ver a los
que hoy están muertos. Volver a verte, detener
tu gesto, inventar un país, un exilio, un pretexto...
detener tu gesto. No tener que escribir
estos tristes versos. Temprano me condenaste a
esta danza macabra, a este círculo de cenizas, a
este mismo verso : donde comienza el olvido
comienza el recuerdo.

En venir à revenir

En venir à revenir avec ce corps vieilli,
Sentir à nouveau l'odeur de la peur,
Revoir ceux qui aujourd'hui sont morts.
Te revoir,
Arrêter ton geste,
Inventer un pays, un exil, un prétexte...
Arrêter ton geste.
N'être pas obligé d'écrire ces tristes vers.
Tu m'as tôt condamné à cette danse macabre,
A ce cercle de cendres,
Et à ce vers même :
Là où commence l'oubli commence le souvenir

Ce poème est tiré d'un recueil appelé *Caracola*⁶. Son auteur, Daniel Mayer, également romancier, est argentin, réfugié en Suisse depuis de longues années.

Donc illégitime, donc coupable, l'exilé est condamné à jouer en permanence un certain nombre de comédies. Son masque d'homme heureux, intégré, reconnaissant, son rôle de passeur à l'aise entre deux cultures, deux langues, deux univers, il doit les assumer coûte que coûte, sous peine d'être taxé d'ingratitude, de rigidité, de nostalgie rétrograde. Il ne peut les ôter que quand il se réfugie, justement, dans son royaume d'entre-deux, sans autres témoins que ses rêves, ou que certains de ses semblables à qui il peut avouer, à voix basse, que « je ne sais pas pourquoi, tu sais, mais plus ça va,

⁶ Daniel Mayer, *Caracola*, Neuchâtel, Argent de poche éditeur, 2001, p.44. (Trad. française S.R.)

et plus c'est dur. On dirait que je m'habitue de moins en moins. » Et il ajoutera en souriant « c'est idiot, non ? » Et l'autre hochera la tête en confirmant que, oui, c'est idiot, mais que, lui aussi parfois... Et ils parleront d'autre chose, par exemple de la raison (fric, boulot, amour) qui les empêchera cette année encore de *rentrer* pour l'été.

Car il y a aussi cette idée, lancinante, du retour. Le poème de Daniel Mayer cité plus haut s'appelle en espagnol *Volver a volver*, jeu de mot sur le verbe *volver* qui signifie à la fois *revenir* et, accolé à un autre verbe *recommencer*. Le texte de Goytisolo, lui, règle, ou plutôt feint de régler - car là non plus, ça ne se règle jamais - le problème du retour : « Personne ne t'attend à Ithaque... ». Ce n'est pas la peine de rêver, tu ne rentreras jamais, et cela pour la bonne raison que tu n'as nulle part où rentrer. Tu as passé l'âge de croire à Peter Pan, tu sais qu'on ne rentre pas au Pays Imaginaire, sauf en dormant, ou alors en écrivant, justement...⁷.

Un jour au Mexique, quelqu'un m'a raconté une plaisanterie qui circulait dans les années 50 : on disait qu'on reconnaissait les exilés républicains espagnols au fait qu'ils avaient le majeur de la main droite plus court que les autres doigts. Pourquoi ? A force de frapper de ce doigt sur la table en disant : « Il n'en a plus pour longtemps. L'année prochaine, c'est sûr. Tu verras, je te parie qu'on sera à Madrid. Sûr et certain... » Leur doigt s'est usé, et Franco a tenu quarante ans... Mais tant pis, on continue à frapper la table, à parier avec véhémence, à jurer que... Car qu'en serait-il de l'exilé s'il n'avait au fond de lui, vivante, et toujours réitérée, l'éternelle promesse de *l'année prochaine à Jérusalem*... ?

Alors, parfois, on en a assez. On en a marre d'avoir en permanence le cul entre deux chaises, on se demande au nom de quoi l'on n'aurait pas droit, nous aussi, de le poser, ce cul, dans le confort d'un de ces fauteuils Voltaire qui sont dans la famille depuis des générations. Jeter ces haillons magnifiques dont parle Goytisolo, renoncer à cette royauté folle, oublier. Verrouiller sa mémoire. Etre d'ici et rien que d'ici. A tout prix.

Par exemple, en assassinant sa langue maternelle. Il suffit de se choisir un conjoint qui ne la parle pas, et de ne pas la parler à ses enfants. J'ai connu comme ça une dame espagnole qui ne parlait que français à sa fille, avec un accent épouvantable. Elle disait à la gamine : « dis bozourrr missiou » et la petite répétait « bozourrr missiou »,

⁷ Je repense à l'*Œdipe* de Bauchau que je cite plus haut. A un moment du roman, il retourne à Thèbes avec Antigone. Mais il ne peut pas entrer. Bien qu'il s'agenouille et « chante la gloire de la cité », les portes restent fermées et les habitants commencent à lapider ce « grand mendiant aveugle qui chante pour recevoir une aumône. » (Ed. Actes Sud, coll. Babel, 1992, p. 250) Car s'il veut pouvoir commencer à « chanter la gloire » de sa cité perdue, le poète exilé doit d'abord s'en éloigner à jamais, c'est à dire intégrer, accepter son éloignement. C'est pour moi, ici, le sens de la fable d'*Œdipe*.

c'était terrible. Je sais bien qu'elle voulait l'aider, essayer de lui éviter le douloureux partage, lui faire le cadeau d'une *suissitée* sans faille, mais il y a aussi autre chose, je crois. Je me suis longtemps demandée avec un profond malaise, comment il était possible d'élever des enfants en ne leur parlant pas sa langue maternelle. Maintenant, je pense que c'est pour se punir de l'éternelle faute dont je parlais tout à l'heure, une sorte d'auto-mutilation... Mais c'est, bien entendu, du domaine de l'inconscient. Consciemment, il s'agit de se fondre dans le monde qui nous environne, de supprimer l'exilé, ce double tragique, ce poids qui plombe toute notre vie.

On change de passeport. On se plaint des étrangers. On devient, comme on dit, *plus royaliste que le roi*. On développe vis à vis du pays d'accueil (et d'autant plus qu'on se sent vaguement coupable – encore – de n'être pas assez reconnaissant) un amour débordant et ostentatoire. D'autant plus démonstratif qu'il est désespéré. Car on sait bien, au fond de soi, que c'est voué à l'échec et qu'on n'y arrivera jamais. Je ne serai jamais vraiment des vôtres, ce n'est pas de votre faute, ni de la mienne, mais c'est ainsi.

Vous connaissez peut-être l'histoire juive du type qui débarque de son stethel et s'installe en France, bien décidé à devenir plus français que nature. Et tout d'abord, il décide de changer de nom. Il s'appelle Katzmann. Alors il réfléchit. Le plus simple est de traduire en français. Désormais, il s'appellera Shalom... Nombreuses sont les fables juives sur cette impossibilité à décoller vraiment de son dos cette tunique de Nésus. Je pense, dans un autre registre, à un chapitre du livre *Livret de famille* de Patrick Modiano⁸. Alex, l'oncle du narrateur, déclare à son neveu qu'il veut « changer de vie ». Il a décidé, lui l'apatride né à Varsovie et qui n'a « même pas une fiche d'état civil », d'acheter une propriété en Sologne. « Il faut essayer de trouver des racines, comprends-tu ? (...) On ne peut pas toujours être un homme de nulle part ». Pour commencer, comme le pauvre Katzmann, il va changer de nom. Il s'appellera désormais François Aubert. « Tu crois que j'ai l'air assez français ? » demande-t-il, inquiet, à son neveu. Et après, un déjeuner gastronomique dans une auberge solognote où l'oncle fait semblant de connaître les vins, et où, à son grand désespoir, le garçon le prend pour un célèbre acteur russe, ils vont visiter un moulin à vendre. Quand ils arrivent, ils découvrent que le moulin est en réalité la reproduction d'une pagode chinoise construite par un ancien d'Indochine ! L'oncle est atterré. « Pendant le voyage, il avait rêvé d'un vieux moulin de pierre, d'une rivière qui coulait au milieu des herbes et de la campagne française. Nous avons traversé l'Oise, l'Eure et d'autres départements. Enfin nous étions arrivés dans ce village. Mais à quoi, mon oncle, avait servi tant d'efforts ? »

Si l'oncle Alex est si désespéré (au point qu'il a un malaise) par cette déception,

⁸ Patrick Modiano, *Le Livret de famille*, Gallimard, coll. Folio, 1977, p.154 et suiv.

c'est parce qu'elle va bien au-delà d'une simple déception. C'est qu'il vient de comprendre que, comme le dit son neveu, ses efforts ne servent à rien, qu'il ne sera jamais François Aubert gentilhomme campagnard, que la fatalité de l'exil le poursuivra toujours.

Alors, mieux vaut, comme dit Goytisoló, « s'accrocher à son anormalité magnifique », s'en parer, même, accepter pour toujours d'être cet être double et flottant.

Et même mieux encore. De cette défaite, je ferais une richesse. Je retournerai la formule. Je ne serai plus cet homme de nulle part dont parle l'oncle Alex, mais, au contraire, je serai celui qui est partout chez lui, le monde entier, pourquoi pas, sera ma maison. Je reprendrai à mon compte la formule ironique de Nahum Frenck et de Véronique Dreyfuss, dans leur livre sur la famille, à propos de la famille migrante⁹, « Soyons ici et là-bas ». Auprès de mes enfants, j'insisterai sur l'enrichissement du multilinguisme, la chance d'avoir une grand-mère dans chaque continent, la chance de faire des voyages, l'ouverture d'esprit que cela apporte, etc... Comme si cette injonction ne portait pas, dans sa formulation même, l'expression de son impossibilité. *Etre ici et là-bas !* Aucun homme n'a le don d'ubiquité. Le combat est perdu d'avance...

J'ai bien le sentiment d'avoir, jusqu'ici, brossé un tableau littéralement désespérant de l'exilé, de n'avoir fait aucune place aux aspects positifs du déracinement, à l'enrichissement véritable que représente cette ouverture, même contrainte et forcée, au monde de l'autre. Pourtant, c'est là aussi, bien présent, indiscutable. Par exemple, je suis toujours stupéfaite de l'ignorance hautaine des Français pour le reste de la francophonie, et en particulier d'ailleurs pour la Suisse. Je sais bien que si j'étais restée en France j'aurais partagé cette condescendance obtuse, et que je dois remercier mon exil de m'en avoir protégée. Mais c'est ainsi. Au moment de faire l'espèce de bilan auquel, malgré moi, m'a amenée l'écriture de ce texte, je ne trouve en moi que du déchirement. Je ne le savais pas. Pas à ce point.

Pourtant, je suis une exilée de luxe. D'abord, comme je l'ai dit au début, je n'ai pas de problème de langue. A cause de cela, justement, quand je suis venue vivre en Suisse romande, je ne me suis pas méfiée. Je n'ai pas imaginé, dans ma grande naïveté, que je partais pour un pays étranger. Pour la Française que j'étais, la francophonie, c'était la France, tout simplement. Je partais pour Lausanne comme je me serais installée à Grenoble par exemple. Alors, évidemment, j'ai pris mon étrangeté dans la figure. Je sentais bien qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas entre les autres et moi, et je ne comprenais pas quoi. Je ne percevais tout simplement pas que certaines choses, ma

⁹ Dr. Nahum Frenck, *Familles, jamais tranquilles !*, Lausanne, Payot, 2000. Texte établi par Véronique Dreyfuss.

façon de parler, par exemple, constituait, pour certains, une véritable agression. J'ouvrais la bouche, et c'était toute l'arrogance parisienne qui disait « passe-moi le sel. » Et comme, justement, je n'avais pas eu besoin d'apprendre une autre langue au sens courant du terme, j'ai mis des années à comprendre que je devais quand même apprendre une autre langue. Car celle que j'ignorais (et, c'est là où c'est différent d'un étranger non francophone, que, si j'ose dire, j'ignorais que j'ignorais), cette langue, comme toutes les autres d'ailleurs, n'était pas faite seulement de mots. Il fallait apprendre à conjuguer les attitudes, à se méfier des faux-amis, ces mots qui ressemblent à ceux de notre langue et qui, en réalité, veulent dire autre chose. Par exemple – et je ne donnerai qu'un seul exemple, en passant – j'ai dû apprendre qu'être une femme, en Suisse, quand je suis arrivée, n'avait pas tout à fait le même sens que chez moi...

Donc je me suis heurtée à toutes ces intonations, ces tournures, ces références, tout un lexique et une grammaire implicites, beaucoup plus difficiles à apprendre que les autres, et que, d'ailleurs, je ne maîtriserai jamais tout à fait.

*

Alors, petit à petit, moi aussi j'ai construit mon monde d'entre deux. J'ai compris et accepté que, quand je *rentre* à Paris, mes amis rigolent un peu de certaines de mes intonations suisses, alors qu'ici, mon accent parisien saute aux yeux de chacun. Comme le disait Marie-Rose, ici, tu es de là-bas, là-bas, on te reproche d'être d'ici. J'ai compris et accepté que l'exil, même le *soft* exil qui est le mien, avait fait de moi quelqu'un d'autre, définitivement. Quelqu'un de différent, certes, de la gamine qui était arrivée de Paris au début des années 70. Mais cela, me dira-t-on, n'est pas vraiment extraordinaire. Connaissez-vous quelqu'un qui ne soit pas, aujourd'hui, totalement différent de ce qu'il était au début des années 70 ? Ce n'est donc pas cela le plus important, ce qui fait vraiment la spécificité de l'exil.

Car, en effet, si l'exil se contentait de vous changer, de faire de vous quelqu'un de différent de ce que vous fûtes, il ne serait pas vraiment différent du temps qui passe. Et d'ailleurs, me vient tout à coup en mémoire ce vers d'Aragon parlant de sa vieillesse qui approche : « J'arrive où je suis étranger ». Quand Aragon écrit le poème dont est tiré ce vers, il a 62 ans,¹⁰ « Un jour tu passes la frontière », dit-il plus loin dans le même poème, ajoutant encore à l'analogie. Et c'est vrai que l'âge est en quelque sorte un exil. La vieillesse aussi est faite de pertes irrémédiables, de déchirements, de *jamais plus*. Il n'y a pas que l'espace qui vous éloigne du pays de votre enfance. Le temps aussi a raison de lui, et même plus certainement encore.

A la mort de son dernier frère, ma grand-mère, qui avait alors près de quatre-

¹⁰ Louis Aragon, « Enfer V », in *Le Voyage en Hollande et autres poèmes*, Gallimard, 1965.

vingt dix ans, m'a dit : « Il était la dernière personne qui m'appelait encore Thérèse. » Cet isolement-là, cette disparition d'un monde, cette dissolution d'une certaine identité (désormais, elle ne serait plus que Maman, Mamie, Madame Unetelle, Thérèse avait disparu à jamais) ne sont-ils pas comparables à l'exil géographique dont je parle ? Un peu comme ce chauffeur de taxi ou cet employé de bibliothèque dont personne ne soupçonne qu'ils furent un jour, dans leur pays, un médecin éminent ou un grand professeur d'université... Et ceci m'amène à me demander si c'est vraiment par hasard que, des six livres que j'ai écrits, deux aient pour personnage principal un vieillard. S'exiler, c'est peut-être aussi vieillir avant l'heure, faire, avant les autres, l'expérience des renoncements.

Mais le portrait de l'habitant du royaume d'exil n'est pas encore tout à fait complet. Il y a plus, il y a pire. Certes, l'exil vous déchire, l'exil vous culpabilise, l'exil vous arrache à vous-même, il vous jette, nu et divagant, sur une route aride qui n'arrive jamais nulle part.

Mais aussi, mais surtout, l'exil vous divise. J'ai déjà plusieurs fois au cours de cet exposé, employé le mot *double*. Et c'est peut-être là, la véritable clef, ce qui fait qu'on ne peut pas, comme disait mon exilé de tout à l'heure, s'y *habituer*. L'anomalie dont parle Goytisolo, c'est que l'exilé est une sorte de veau à deux têtes, à deux cœurs, à quatre bras, dont les yeux inquiets et innombrables font tout le tour du crane, comme ceux des mouches. C'est que l'exilé est une sorte de loup Garou, de Dr Jekyll and Mr Hyde qui se dédouble quand on ne s'y attend pas.

Et si le pays d'entre deux langues, d'entre deux climats, d'entre deux Histoires, d'entre deux cuisines, d'entre deux musiques, le royaume de l'exil, était une sorte de cirque de cauchemar, comme dans le fameux film de Ted Browning, *Freaks*¹¹, peuplé de ces monstres à la fois honteux et fiers de leur différence, et qui comme ces phénomènes de foire, choisissent tantôt de la dissimuler, tantôt de l'exhiber. Dans ce cas, cela devient parfois un poème, et l'on se dit alors qu'à quelque chose malheur est bon...

Dos

Vencidos por la costumbre se visten
parsimoniosamente. A éste la lengua que lo
nutre lo abandona. El otro crece con la luz y los
reproches. Parecen Uno cuando salen al día, son
dos cerca de medianoche – sólo los perros
advierten el engaño.

En dos, en Dos lo partió el Exilio.¹²

¹¹ 1932. Le titre français est *La Monstrueuse parade*.

¹² Daniel Mayer, *op. cit.*, p.39. (Trad. française S.R.)

Deux

Vaincus par l'habitude, ils s'habillent
Avec parcimonie. Celui-ci, la langue qui l'a nourri l'abandonne.
L'autre grandit dans la lumière et les reproches.
Ils ne font qu'un quand ils sortent de jour,
Mais autour de minuit ils sont deux.
Seuls les chiens se rendent compte de la tromperie.
En deux, c'est en Deux que l'a coupé l'exil.